

PARTIR

Auteurs :

Ibrahim DRAME
Aboubacar KEITA
Bruno LANDU-MAMBOTE

Centre Louis Defond
30120 Bréau et Salagosse

Accompagnement dans l'écriture: Mathieu Robin

Concours Le goût des autres 2015/2016

A la manière du court-métrage L'Ile aux fleurs de Jorge Furtado (1989), le scénario suivant mêle différents supports (montage de photos, de dessins, de vidéos) pour illustrer la voix off.

ECRAN NOIR - UNE VOIX OFF AVEC UN ACCENT AFRICAIN

TCHÉFI

(Voix off)

« Je m'appelle Tchéfi, ce qui veut dire "le garçon noir».

SEQ 1 MUR D'IMAGES

Photo du visage en gros plan d'un petit garçon de 8 ans environ.

Je me souviens quand j'avais huit ans...

La photo s'élargit et on découvre que le petit garçon est au milieu d'un champ avec ses parents.

Mon père était paysan, ma mère aussi. Je travaillais quinze heures par jour avec mon père. De chez moi au champ, il y avait 15 kilomètres.

Une succession de photos de femmes qui portent de l'eau sur un chemin aride (photos 2 à 6).

Avant, notre champ était plus proche de la maison, mais depuis que la rivière du village s'était asséchée, on avait dû éloigner les cultures.

Dessin (7) d'un village africain aux couleurs chaudes.

Le champ était loin de la case mais maintenant, au moins, on pouvait arroser nos plants d'oignons. Ça faisait trente kilomètres par jour au total. Trente kilomètres tous les jours. Il n'y a pas de dimanche. Même à huit ans. Et je mangeais deux fois par jour. Mes amis partaient à l'école, moi je n'y allais pas.

Dessin (8) d'enfants qui partent à l'école. On entend des voix d'enfants.

Un jour j'ai dit à mon père :
«Papa, moi je veux aller à
l'école comme les autres». Il m'a
répondu: «Non, tu n'iras pas à
l'école, l'école n'est pas
importante...

Ce même dessin (8) s'élargit et on découvre le père qui réprimande son fils.

« L'important c'est de travailler
aux champs, comme nous». J'ai
insisté : « Mon père, je t'en prie,
par l'amour du ciel, laisse moi
aller à l'école, comme les autres.
Je veux apprendre à lire, à écrire,
à parler le français ».

Dessin (9) d'un jeune garçon qui travaille la terre. Sur le sol il y a des lettres. On entend des bruits répétés d'un outil qui frappe le sol.

Il n'a pas fléchi : « Non, ton
école c'est la daba ».

Apparait la photo (9 bis) d'une daba avec en lettres de machine à écrire la définition: outil pour labourer la terre, équivalent de la houe.

Parfois, je restais dans la maison,
enfermé dans ma chambre, je
pleurais du matin au soir.

On retrouve la première photo: gros plan sur la mère.

Ma mère venait me trouver, elle me
disait: « Ne pleure pas, lagaré...

Apparait sur la photo la définition de lagaré: terme affectueux bambara qui signifie « mon petit dernier ».

« C'est la décision de ton père, je
ne peux rien contre. Pour moi c'est
l'école qui est l'avenir, mais ton
père refuse ». J'essayais
pourtant : « Maman, supplie papa de
m'envoyer à l'école, je veux

(PLUS)

apprendre la langue française comme mes amis ». Mais, chez nous en Afrique, lorsque tu es un enfant tu dois obéir à tes parents. Je continuais donc à marcher 30 kilomètres par jour, pieds nus.

On revoit les photos précédentes en montage rapide et répété: des femmes qui marchent avec de l'eau (photos 2 à 6), les enfants sur le chemin de l'école (dessin 8) et lui au champ (dessin 9).

Souvent je rentrais épuisé dans la nuit, à la maison. Mes pieds me faisaient mal. Pour les soulager, je les mettais dans une bassine d'eau chaude.

Se suivent trois photos: des sandales âbimées 10), une bassine d'eau (11) et une chicotte (12). Sur celle de la chicotte, apparaît la définition en caractères de lettre de machine à écrire: "fouet en cuir".

J'avais tellement mal. J'en avais marre de cultiver la terre. Souvent mon père me battait avec une chicotte.

On entend quelques coups de fouet.

Il me réveillait à 6 heures du matin pour prendre la daba et aller au champ. Je n'avais pas le choix. C'est ainsi que j'ai grandi. Je m'obstinais pourtant à demander régulièrement à mon père : « Papa, je veux aller à l'école apprendre la langue française car cette langue-là c'est l'avenir de demain ». Il n'en démordait pas : « Non, ton boulot c'est de travailler au champ... »

Reprise du dessin du père qui le gronde alors que ses camarades partent à l'école (8).

« C'est moi qui t'ai mis au monde, tu dois donc m'obéir ». Je ne pouvais que répondre: « Je t'obéirais ». Et je continuais à aller au champ. Un jour, alors que

(PLUS)

j'y partais, j'ai trouvé un magazine par terre. Je l'ai feuilleté et je suis tombé sur la photo d'une fille très belle, bien habillée, très souriante, élégante. Je me suis demandé qui elle était. Si belle ! Quelle créature de Dieu !

Dessin d'un jeune homme qui tient une photo de magazine entre les mains (dessin 13).

Ce qui m'a beaucoup plu chez elle, c'est qu'elle était différente de moi : sa couleur de peau n'avait rien à voir avec la mienne. J'ai déchiré la page de la revue et j'ai gardé précieusement cette photo avec moi, pliée dans mon djakoto[4].

Photo (14) d'une jeune garçon qui porte un djakoto. La définition apparaît en caractères de machine à écrire: "pagne noué de manière à former un slip".

Ce jour-là, j'ai labouré 15 heures de suite, sans m'arrêter.

De nouveau le dessin 9, du jeune garçon au champ, apparaît, accompagné de bruits d'un outil qui frappe la terre.

Au retour, je suis rentré à la maison fatigué, épuisé.

De nouveau se succèdent la photo du jeune garçon au champ (9), les sandales (10), la bassine (11), le tout très rapidement pour montrer la redondance des actions de la vie de ce jeune garçon.

Je n'ai même pas mangé le tôle qu'avait préparé ma mère. Je ne suis même pas allé au puits me laver. J'ai regardé de nouveau la photo de cette fille blonde et je me suis dit en la regardant que la vie n'était pas forcément que

(PLUS)

douleurs et travail.

On revoit le même dessin (13) du jeune homme avec une photo entre les mains. La photo s'élargit. Dans une bulle au dessus du jeune homme, bulle qui représente ses pensées, la jeune femme est une sirène.

Une vie meilleure devait être possible. Je l'ai cachée dans le toit en paille, au-dessus de la natte où je dormais. Je n'en pouvais plus.

On voit le dessin 9, de lui au champ, qui se déchire avec un son strident.

J'en avais marre de cultiver. Je suis allé voir mon père. « Mon père, j'ai pris ma décision, je vais aller ailleurs, je vais aller dans un autre pays pour avoir une vie meilleure comme les autres, car si je reste là je n'ai pas d'avenir. Je ne vais rien connaître dans la vie que la daba.

Réapparaît la photo de la daba (9 bis) qui se déchire aussi avec un son strident.

« J'ai décidé de partir ». Ma mère s'est mise à pleurer.

La première photo réapparaît: Gros plan sur la mère. Sur son visage coulent des larmes.

« Ecoute ton père. Sais-tu où aller ? Où tu iras, connais-tu seulement quelqu'un ? » J'ai dit « non maman, Dieu est grand, Dieu veillera sur moi ». Ma mère a beaucoup prié pour moi ce jour-là. Elle pleurait car elle savait que si je partais, elle n'aurait pas de mes nouvelles car ici, il n'y avait même pas le téléphone. Ma mère m'a serré dans ses bras.

Dessin (15) d'un jeune garçon qui serre sa mère dans ses bras. On entend les battements d'un coeur.

Je sentais son cœur qui battait
très fort. Nos larmes se sont
mêlées. J'ai pris mon boroni, ce
petit sac de paille que j'avais
tressé petit à petit en pensant au
jour du départ.

Sur le même dessin (15), gros plan sur le sac. Par
transparence apparaissent le djakoto (14), les tapettes (16
+ la définition en caractères de machine à écrire), le dozo
(17) et la photo (dessin 13).

J'y avais mis mon djakoto, mes
tapettes, mon dozo cet habit de
chasseur que mon père m'avait donné
et dont j'étais si fier. Et je
glissais mes doigts entre la paille
pour prendre la photo de cette
jeune fille. J'ai dit à ma mère :
« Il est temps pour moi de trouver
une nouvelle vie ». J'ai marché
vers le nord, j'ai marché
longtemps.

Dessin (18) du jeune homme devant des panneaux (dans une
direction sont indiqués "guerre, famine, chômage", dans
l'autre figure sur le panneau un point d'interrogation).
Apparaît le dessin (19) de l'Afrique où chaque pays est
représenté par son drapeau. Des flèches indiquent son
parcours. En fondu enchaîné on voit le jeune homme qui
marche. On entend un extrait de la chanson "Clandestin" de
Fatoumata Diawara. Les paroles sont traduites: "Nos jeunes
se lèvent et décident d'immigrer Pour aller à l'aventure
chercher de l'argent Ils ont laissé leurs mères à la maison
Ils ont laissé leurs pères à la maison"

J'ai traversé des villages, des
kilomètres de savane, j'ai vu pour
la première fois des villes. Je
mangeais ce que voulaient bien me
donner les gens que je croisais, ou
ce que je ramassais à la fin du
marché. J'ai passé une première
frontière. Les policiers ne m'ont

(PLUS)

même pas regardé, je suis passé
comme ça, sans problème.

Travelling dans un dessin (20): on suit le personnage qui
marche. On voit la naissance d'une ville, un marché, les
policiers qui l'ignorent, des gens qui se disputent. On
entend des bruits de marché puis des disputes entre
différentes personnes.

Qu'allait-on demander à un enfant
de 15 ans ? Mais dans ce nouveau
pays, j'ai vite compris, aux
mouvements de foule, qu'il y avait
des conflits entre musulmans et
chrétiens. Je n'osais pas donner
mon prénom, je ne faisais plus ma
prière. On enfermait les musulmans
dans les prisons.

Bruit d'une porte métallique qui se ferme d'un coup.

Alors, je n'ai surtout pas traîné.
Je suis sorti de ce pays le plus
vite possible, en faisant du stop,
en prenant des minibus, des
taxis-brousses.

Photos de véhicules (21, 22): minibus, taxis-brousses et
photos d'une éponge et d'un seau (23,24).

En échange des trajets, je
nettoyais les véhicules la nuit. Et
je ne m'endormais qu'au petit matin
sur la route, ballotté entre les
voyageurs.

Dessin de la carte d'Afrique (19) animé par des flèches qui
montrent son avancée. reprise de la musique de Fatoumata
Diawara, avec traduction de la suite de la chanson: "Ils ont
laissé leurs pères à la maison Certains les appellent
"Clandestins" Mais nous, on les appelle "Hommes de
l'Aventure".

Puis un deuxième pays. J'ai eu de
la chance cette fois, mais une

(PLUS)

chance trop courte. Alors que je demandais un peu à manger un jour de marché,...

Photo et bruits d'un marché (25).

Une dame m'a tendu une assiette de haricots.

Photo d'une assiette de haricots (26).

Ca faisait longtemps que je n'avais pas aussi bien mangé. Je prenais mon temps pour savourer. Cette dame, d'une voix douce, me parlait : « tu as l'air d'avoir faim... depuis longtemps, n'est-ce pas ? ».

Dessin (27) d'une jeune homme qui mange à côté d'une dame qui a un petit stand de cuisine dans la rue. IL y a des marmites, un fagot.

Alors on a échangé quelques mots, moi la tête baissée sur mon assiette, et la sienne dans ses marmites. Pour la remercier, j'ai déposé un petit fagot de bois. J'ai fait ça plusieurs jours de suite.

Sur le même dessin (27), des petits fagots s'accumulent, ainsi que des assiettes d'haricots ou de riz devant le jeune homme.

Un petit fagot contre une assiette de haricots ou de riz. Certains jours, elle était très fatiguée, et elle toussait. Plus que d'habitude. Et moi, je reprenais des forces grâce à sa générosité. Je ramassais alors deux fagots de bois. Et je lui portais ses marmites à la fin du marché jusque chez elle. Un jour, après avoir déposé ses

(PLUS)

gamelles, elle m'a fait un signe de tête, me montrant une natte posée sur le sol. Je savais que c'était pour que j'y passe la nuit. Enfin un peu de calme et de repos ! On ne se parlait pas beaucoup avec Fatoumata. Sinon, elle toussait. Mais ses yeux me faisaient comprendre qu'elle m'aimait comme un fils.

On retrouve la photo (1) de famille. Le visage de la mère est remplacé par celui de la dame qui cuisine dans la rue (dessin 27).

Et moi aussi, je l'aimais comme ma mère, à qui je pensai souvent et qui me manquait. L'état de santé de Fatoumata a empiré. Elle n'allait au marché qu'une fois sur deux, puis seulement deux fois par semaine. Puis un jour, elle ne s'est plus levée. J'ai beaucoup pleuré.

Le dessin (27) de la dame qui cuisine dans la rue réapparaît, mais cette fois la femme disparaît du dessin et les bruits de marché cessent.

Je n'avais aucune raison de rester là. Alors j'ai repris la route. Le nord, toujours le nord.

Sur la carte de l'Afrique (19), on voit le jeune homme portant son sac qui marche - fondu enchaîné. Reprise de la chanson de Fatoumata Diawara avec traduction des paroles: "Mais nous, on les appelle Hommes de l'Aventure, je demande aux dirigeants, n'y a-t-il personne pour les aider à rester chez eux? Ala iyeh hey".

Un jour, je me suis arrêté devant un restaurant pour demander un peu de nourriture.

Photo d'un restaurant nigérien (29). Incrustation du dessin du jeune garçon. Puis d'un homme, le passeur (dessin 30).

J'ai rencontré un homme qui m'a demandé d'où je venais et où j'allais. Vers le nord. C'était un passeur. Il m'a demandé de laver d'abord sa voiture.

Photo d'un pick-up (31), puis réapparaissent les photos de l'éponge et du seau (23,23). l'ensemble défile et se répète rapidement, de plus en plus vite.

Pour cette semaine, il n'y avait pas de place. Peut-être la semaine prochaine. J'ai attendu. Pendant ce temps, je dormais dans la gare. J'ai de nouveau nettoyé son pick-up. Dans la nuit, il est venu me chercher dans le hall. Je suis monté. Alors que l'arrière pouvait contenir douze personnes, nous étions bien trente-cinq.

Dessin d'un pick-up surchargé (32) qui au fur et à mesure de a voix off s'élargit pour laisser apparaître le paysage.

Il nous a recouverts d'une bâche en plastique épais. Et au-dessus un filet. On était recroquevillés, serrés. C'était étouffant là-dessous. Il ne fallait pas faire de bruit, ne pas parler, ne pas tousser, ne pas uriner.

ECRAN NOIR

Bruits de roue et de toux étouffée.

Si on parlait, il s'arrêterait. On était dans le désert. Personne ne pouvait le voir. Il prenait sa clé à pipe et frappait dans le tas.

On entend un bruit sec. Puis le bruit d'une voiture qui roule reprend.

Un crâne s'est ouvert. Un bruit
(PLUS)

Partir

sec. Et un gémissement retenu.
Après 1000 kilomètres...

SILENCE

La bâche s'est soulevée. On a enfin respiré. Certains ont mis plusieurs minutes avant de pouvoir marcher, reprendre leurs esprits. Comprendre que c'était fini ce calvaire.

On voit de nouveau la carte de l'Afrique (19) et en fondu enchaîné, le jeune garçon qui marche. la chanson de fatoumata diawara reprend. Traduction des paroles: "Ils font un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf... jusqu'à dix ans... dix dix dix".

Il nous a dit que nous étions en Algérie, que nous étions arrivés.
Il m'a appelé, m'a tendu une pièce de 10 dinars.

Apparait la photo (33) d'une pièce de dix dinars et on entend le tintement d'une pièce.

Il m'a dit « maintenant, débrouille-toi ». J'ai fait quelques pas, épuisé par ce trajet et ce que j'avais vécu. Je ne me souviens plus comment, mais je suis arrivé sur un marché.

On voit la photo d'un marché maghrébin (34) et on entend des gens sur le marché.

Je découvrais de nouvelles odeurs, de nouveaux costumes, les gens avaient la peau plus claire, et une langue pour moi inconnue. Un homme m'a interpellé en arabe. J'ai compris vaguement, à ses gestes, qu'il voulait que je l'aide à porter ses sacs.

On voit la photo de sacs volumineux (35) puis de billets (36).

Malgré la fatigue, j'ai fait des efforts. Il m'a donné un billet de 200 dinars que j'ai gardé précieusement dans le fond de ma

(PLUS)

poche, celle de droite...

On voit la photo d'une poche (37), et en transparence, à l'intérieur, des billets (36) et la photo de la jeune femme blonde (dessin 13).

Qui n'était pas encore trouée.
Celle où se trouvait la photo.

On voit de nouveau la photo du marché (34).

Je suis retourné au marché, dans l'espoir de trouver quelque chose à manger. J'ai attendu la fin du marché, devant un étal de légumes. Il y avait une petite télé.

On voit la photo (38) d'une télévision des années 80. A l'intérieur, on voit la vidéo d'une série américaine, genre "Alerte à malibu" ou "Beverly hills".

J'étais captivé par cet écran, que je n'avais vu que rarement. On pouvait y voir des images de blancs. Ils rigolaient, ils s'aimaient. Ils étaient bien habillés, ils chantaient... Ils semblaient aussi heureux que la jeune femme blonde de ma photo.

On revoit le dessin de la sirène (13).

Je rêvais de ça aussi pour moi. Peu à peu les vendeurs sont partis.

De la photo du marché maghrébin, disparaissent peu à peu les personnages et s'évanouissent les bruits du marché. Puis se superposent des pièces de dinars.

J'en aidais encore certains à ranger leurs cageots de fruits et de légumes. Je rassemblais quelques dinars supplémentaires. Je n'étais pas seul à chercher un peu d'argent.

(PLUS)

Dessin (39) d'un groupe d'hommes noirs mais aussi maghrébins.

Je croisais d'autres personnes comme moi, qui voulaient... le nord. J'étais heureux d'entendre le bambara, de pouvoir échanger avec les miens, même si nous n'étions pas du même pays, même si nous n'avions pas le même âge. Mais nous avions le même rêve. De vivre une vie heureuse.

Accumulation de photos qui se succèdent dans une bulle au-dessus du groupe d'hommes du dessin précédent (39): la carte de l'Europe (40), de l'Italie (41), de barques (42), de papiers d'identité (43), de la mer (44)...

Ils parlaient d'Europe, d'Italie, de barques, de papiers, de la Mer, de frontières... Je ne comprenais pas tout mais je décidais de les suivre.

On revoit les photos du passeur et du pick-up (30 et 31).

On s'organisait, on trouvait un passeur, un pick-up. J'y laissais tous mes dinars.

On voit la pile de pièce de dinars précédente mais les pièces disparaissent une à une (33).

Cette fois pas de bâche, mais des kilomètres de poussières, de sables, de désert, de chaleur. Un port, un horizon et de l'autre côté l'Europe. Un soir je suis allé au bord de la mer, j'ai réfléchi.

Dessin (45) du jeune garçon devant la mer. Le soleil est représenté par les étoiles du drapeau européen.

Mon esprit me disait « pourquoi ne pas traverser ? Par n'importe quels moyens, puisque je ne peux pas rester sur ce continent. Je n'y

(PLUS)

trouve pas ma place. Je suis encore
très jeune, je ne veux pas mourir
sans apprendre la langue
française ». J'ai décidé de
traverser. Pendant des mois, nous
avons travaillé pour réunir
l'argent nécessaire au voyage : Les
femmes...

Accumulation rapide de photos: des balais (46) et seau (24),
un sac à main (47), un tube de rouge à lèvres (48) et des
préservatifs (49), une brouette (50), une pelle (51), une
bétonnière (52).

Les femmes cherchaient des ménages,
d'autres se prostituaient, les
hommes travaillaient dans le
bâtiment, moi je faisais tout ce
que je pouvais pour les soulager :
Porter...

Accumulation de photos qui se superposent: des briques (53),
des seaux remplis d'eau (54), un balai (46), casserole de riz
sur un feu de bois (55).

Porter les briques, les seaux
d'eau, passer le balai, leur
préparer un maigre déjeuner... Un
soir, tout était prévu : Et le
passeur...

On retrouve le dessin (30) du passeur et le dessin d'une
barque (gros plan sur la barque dessin 56).

Et le passeur et le
« lampa-lampa ». « Lampa-lampa »,
c'est le nom des barques, qui veut
dire « entre la vie et la mort ».
Je veux partir, je préfère mourir
dans la mer. Nous sommes partis de
nuit, nous étions 300 : Des
hommes...

Le dessin 56 s'élargit un peu et montre la barque surchargée
en mer.

Des hommes, des femmes, dont une
enceinte et des enfants comme moi.
Nos vies étaient entre les mains du
(PLUS)

capitaine. Nous étions dans le noir total, mais lui savait où nous devions aller. Personne ne parlait. Nous étions inquiets à cause de toute cette eau noire autour de nous. A un moment, ...

Bruit de moteur qui s'affole.

ECRAN NOIR

A un moment, au bruit du moteur, nous avons compris que le capitaine était perdu. Ses gestes étaient nerveux, il semblait chercher quelque chose car nous tournions en rond. Aucune lumière autour de nous. Pour ne pas alourdir la barque, nous n'avions que très peu d'eau et de vivres. Les plus jeunes enfants, bien plus petits que moi avaient tout mangé. Au plus maigre des petits garçons, j'avais donné ma part de sardines.

Photo (57) d'une boîte de sardines puis dessin (58) du jeune garçon auprès d'un autre, plus jeune, et au-dessus de sa tête une bulle dans laquelle apparaît le visage de sa maman (photo 1).

Pour me donner du courage, je pensais à ma mère et ses dernières paroles « Quoi qu'il t'arrive, fais l'effort de toujours faire le bien autour de toi. La vie est dure, mais je sais que Dieu va t'aider dans tout ce que tu décideras ». Il ne restait donc plus rien à manger. Plus tard encore, au loin, un bruit de gros bateau s'est fait entendre...

Bruit de moteur de cargo puis des cris d'hommes que recouvre le bruit du moteur. Le bruit du moteur s'atténue peu à peu. Les cris d'hommes aussi.

Et des lumières sont apparues. Mais
(PLUS)

Partir

nos cris étaient recouverts par le
bruit du moteur. Il est parti. Il
ne nous a pas entendus. Aux
premières lueurs du jour, un peu
d'espoir enfin : un groupe de
dauphins nous a accompagnés.

Le dessin 56 s'élargit peu à peu et laisse apparaître un
dauphin.

Ils semblaient nous montrer le
chemin. Et alors que le soleil
était déjà bien haut dans le ciel,
nous avons croisé un bateau de la
Croix Rouge qui nous a recueillis.

Dessin des gens recueillis par un gros bateau qui apparaît
en fondu enchainé sur la carte de l'Europe. Des flèches
indiquent la traversée. La chanson de Fatoumata Diawara
reprend, accompagnée de la traduction: "beaucoup ont péri,
beaucoup sont morts x4".

Pour nous emmener à Lampedusa. Là,
c'était des camps, des tentes, des
barbelés. J'y restais un mois,
juste le temps de comprendre
comment tout ceci fonctionnait.

Dessin du jeune homme derrière des barbelés.

Certains étaient là depuis
longtemps, d'autres avaient été
renvoyés chez eux, mais étaient
revenus. Pour moi, ce n'était pas
ça le bonheur. Je fuyais une nuit
avec mon fidèle boroni. Je
cherchais le goudron, je marchais
longtemps sans le quitter.

On entend les freins d'une voiture. Photos qui se suivent
(61 à 63): une voiture, une famille composée d'un papa et de
sa petite fille et petit garçon et un ours en peluche.

Une voiture s'est arrêtée. C'était
un homme avec ses enfants. Tant
bien que mal, nous nous sommes

(PLUS)

parlé. Il m'a ouvert une portière.
Et nous avons roulé. Je me suis
endormi sur la peluche de la petite
fille. Le lendemain, j'étais en
Sicile. Pour rejoindre le
continent, je me suis caché dans un
ferry.

Photo d'un ferry sur la carte de l'Europe, puis chanson de
fatoumata Diawara, accompagnée de la traduction "beaucoup
ont péri, beaucoup sont morts x4".

Là, je m'attendais à ce que les
gens parlent le français, car ils
avaient la peau claire. Mais
c'était encore une langue inconnue.
Je répétais à qui voulait
m'écouter : «Le français, où
parle-t-on le français?».

On voit des photos (65) de bras qui indiquent des
directions.

On me faisait des gestes,
m'indiquant des directions que je
suivais. Je croisais un groupe
d'Africains, certains parlaient le
bambara.

On retrouve le dessin 39 qui représente un groupe d'hommes
africains.

Ils m'ont expliqué que, pour la
France, il fallait prendre un
train.

On entend le bruit d'une gare. Photos d'une gare (66) et
d'un panneau d'affichage (67).

Ils m'ont amené à la gare, on
regardait le tableau des départs.
Pour moi, ce n'était que des signes
bizarres, qui ne voulaient rien
dire. Ils m'ont expliqué que dans
deux heures, un train partirait là

(PLUS)

où je voulais aller.

On entend le départ du train. Dessin d'un train (68) qui se déplace sur un paysage dessiné (69).

Je suis monté dans le train, sans comprendre vraiment ce que c'était. Au coup de sifflet, j'ai senti que la maison bougeait. Mais très vite je me suis laissé bercer et j'ai regardé les arbres qui couraient, les maisons qui se suivaient. J'ai arrêté une dame qui passait dans le train.

On voit la carte de l'Europe (70) sur laquelle est indiquée par des fleches le parcours du jeune garçon. Partie instrumentale de la chanson de fatoumata diawara.

« Et la France ? » Par des gestes, elle m'a fait comprendre qu'elle aussi y allait et qu'elle me préviendrait au moment de descendre. Je me suis endormi le cœur léger.

On entend les freins du train.

Une main est venue doucement me secouer. C'était cette même dame qui me prévenait de notre arrivée en France. Ca y est, j'y étais enfin arrivé en France, après des mois d'un dur voyage.

ON voit le jeune garçon avec au dessus de sa tête une bulle dans laquelle se succèdent des photos (71 à 75) de livres, d'euros, d'un cartable, d'assiettes de nourriture, et lui au milieu des acteurs de la série "Beverly Hills".

J'allais être heureux, j'allais apprendre le français, trouver un boulot, manger à ma faim, avoir des amis blancs. Je suis sorti du train, il faisait bon et ça sentait

(PLUS)

les fleurs. J'ai marché. J'oubliais
que je n'avais pas mangé depuis la
veille.

On voit une carte postale (76) d'une ville du sud de la
France.

J'étais dans une ville. C'était
magnifique : les immeubles, les
maisons, les voitures... J'ai passé
ma première nuit dans un parc, avec
des beaux arbres, des fleurs de
toutes les couleurs, des bancs, des
oiseaux...

On voit le dessin du jeune homme se déplacer sur la photo
d'une ville (77).

Le lendemain, j'ai marché dans la
ville pour chercher quelque chose à
manger. Je ne voulais rien perdre
de ce que je voyais. Tous mes sens
étaient en alerte. Je me suis
retrouvé face à des grandes
affiches, qui représentaient des
gens. Des hommes mais aussi des
femmes. Tous souriaient.

ON voit en gros plan le dessin d'une jeune femme sur une
affiche (78).

Une des affiches attirait plus
particulièrement mon attention.
C'était celle d'une jeune femme
blanche, blonde, aux dents aussi
blanches que sa chemise. J'ai sorti
la photo qui était au fond de ma
poche.

On revoit le dessin 13, celui de la jeune fille trouvé dans
un magazine et qu'il a conservé pendant tout son voyage.

C'était elle ! C'était la même
jeune femme que j'avais depuis le
début de mon voyage dans ma poche.
J'étais heureux.

(PLUS)

On entend une respiration qui s'agite. Sur la photo de la ville (77) s'inscrustent peu à peu la photo de la jeune femme en dessin (78).

Je courrais dans les rues et je voyais que sa photo était placardée sur tous les murs. Je voulais crier au monde mon bonheur...

Réapparaît la photo (1) de famille, avec un gros plan sur le visage de la maman.

Dire à ma mère que j'avais réussi. Un moment, j'ai demandé à un passant : « Pourquoi cette femme est-elle partout ? Est-elle connue pour sa générosité, sa bonté ? ».

Le dessin 78 s'élargit peu à peu et laisse apparaître notre personnage devant une affiche électorale sur laquelle est écrit "la france plein sud!" ainsi qu'un petit logo FN en bas à gauche. Sur le mur, il y a un graffiti "la france aux français".

La caméra quitte un mur recouvert de photos et de dessins, ceux que nous avons vu jusqu'alors défiler devant la caméra. On découvre un jeune homme noir de 18 ans, dans une chambre. C'est TCHEFI. Il fixe la caméra et commence à parler.

TCHEFI

Depuis j'ai compris que celle qui m'a donné le courage de partir ne veut pas d'homme de couleur comme moi. Le même jour, j'ai été recueilli par la Police, le Conseil Général m'a ensuite envoyé dans un foyer à Montauban parce que je suis mineur, puis dans un foyer à Toulouse, et un autre encore à Montpellier. De Montpellier, je suis arrivé à Salagosse, un village perdu des Cévennes où je vis avec d'autres jeunes dans la même situation que moi. On nous appelle les « mineurs isolés étrangers », les « MIE ». Nous sommes doublement isolés ici, car nous sommes au

(PLUS)

TCHÉFI (SUITE)

milieu de rien.
Mais depuis mon arrivée au centre,
j'ai appris à lire et à écrire le
français. J'ai donc réalisé une
partie de mon rêve et j'espère
pouvoir le continuer.

La caméra fait un gros plan sur son visage. Le jeune homme
continue à fixer la caméra.

TCHÉFI

Est-ce que ma présence ici vous
dérange tant que ça ?

ECRAN NOIR

Chanson "Le clandestin" de Fatoumata Diawara